

Henri de REGNIER, Francis VIELÉ-GRIFFIN, *Correspondance (1883-1900)*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Lachasse, Paris, Champion, « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », n° 66, 1012 p.

Henri de Régnier (1864-1936), Francis Vielé-Griffin (1864-1937) : deux poètes qui furent au premier rang de ce renouveau littéraire qui, dans les années 1880 et 1890, s'intitula Symbolisme. Mais l'intérêt de leur correspondance de dix-sept années tient d'abord à l'amitié de deux anciens camarades qui se sont connus en 1879 – à l'âge de quinze ans – au collège Stanislas, et d'emblée reconnus « pairs¹ ». D'une amitié née dans la première jeunesse, la correspondance garde la marque naturelle et libre, qui n'est pas son moindre charme, même au-delà des années de formation. À titre de comparaison, les correspondances de Régnier avec Louÿs et Gide, pour lesquels il fait figure d'aîné et d'initiateur, ne comportent pas le ton réservé aux échanges avec Vielé. Ce ton de complicité, souvent léger et irrévérencieux, ne se retrouve pas non plus dans les *Cahiers* de Régnier, lors même qu'ils évoquent des situations ou des événements en parallèle². Ainsi dans la lettre du [12 février 1891] :

Mardi soir, j'ai été chez le président Mallarmé qui m'a dit dix mille choses bien sur les chats, les femmes, le mime et la danseuse. C'est si agréable de réentendre tout cela de cette voix, mais je pensais un peu tout de même à un bon mot de Guerne sur Heredia [...] : Cet Heredia, il a une telle puissance verbale qu'il répète deux fois de suite la même chose. (p. 544)

Une relation, néanmoins, sur fond de fortes différences de tempérament : Régnier, parisien et mondain, souvent malade nerveusement, doutant de soi, se nommant lui-même « l'hypocondre » ; Vielé-Griffin le campagnard robuste, marié dès 1887 et vivant à partir de 1891 dans sa retraite du château de Nazelles en Touraine, plus batailleur et ne craignant pas de porter le fer dans les polémiques littéraires. Ainsi que l'écrit Pierre Lachasse dans sa substantielle introduction, leur relation, forte « du sentiment indéfectible de partager le même idéal »,

consacre avant tout l'avènement d'un équilibre personnel pour chacun d'eux, peut-être plus sensible pour Régnier dont la fragilité et les tentations nécessitent des contreparties, mais réel aussi chez Vielé-Griffin dont l'isolement et l'intransigeance appellent d'utiles compensations. (p. 60)

Au chapitre biographique, Pierre Lachasse fait justice des explications qui ont été avancées sur la brouille, ou tout au moins l'énigmatique rupture des relations entre les deux poètes à partir de 1900. Jalousie de Vielé-Griffin à l'occasion de la tournée de conférences donnée par Régnier aux États-Unis en 1894 ? Manifestement rien de tel. Sévérité du même Vielé lors de la parution de *La Double Maîtresse* en 1900, qui fut suivie d'un éreintement de la part de Gide ? Une des toutes dernières lettres conservées prouve définitivement le contraire (17 juillet 1899, p. 912). Il faut remarquer à cet égard que les humeurs où fâcheries légères qu'on peut lire çà et là ne naissent jamais de la susceptibilité liée au jugement de l'un sur l'œuvre de l'autre, même lorsque les réserves affluent. C'est bien plutôt le manque d'assiduité à donner des nouvelles qui peut créer le malentendu, que les circonstances de la

¹ Le mot est de Régnier en 1888 : « Des trois cents jeunes hommes que j'ai connus, un seul était mon pair : FVG. » (*Les Cahiers inédits, 1887-1936*, éd. David J. Niederauer et François Broche, Paris, Pygmalion-Gérard Watelet, 2002, cité p. 61)

² Henri de Régnier, *Les Cahiers*, *op. cit.* Les parallèles sont scrupuleusement cités en note.

vie expliquent et que l'amitié dissipe aisément. La vérité est en partie plus prosaïque, et tout anecdotique pour la littérature : des propos désobligeants tenus par la femme de Vielé sur Marie de Régnier ; mais elle se double d'une autre plus complexe, qui tient à l'accomplissement des vœux communs de la jeunesse et à la nécessité pour chacun de suivre sa propre voie, une fois venu l'âge de la maturité (p. 114).

Régnier et Vielé ont été tous deux adoubés poètes par Mallarmé dès 1885, et s'ils partagent en effet une très haute conscience de leur mission, ils ironisent néanmoins volontiers sur eux-mêmes autant que sur autrui. Par leur rôle dans les jeunes revues, de *Lutèce* (1887-1889) à *La Wallonie* et à *L'Ermitage* (durant les années 1890), en passant par les *Entretiens politiques et littéraires* où ils œuvrent avec Bernard Lazare (1890-1893), Régnier et Vielé deviennent des acteurs de premier plan au cœur de la fameuse « mêlée symboliste » (pour reprendre le mot d'Ernest Raynaud). Tous ceux qui s'intéressent au Symbolisme y trouveront donc les échos d'une histoire littéraire qui s'invente au quotidien, avec ses grands et petits événements, mais vivante et tournée vers l'avenir. On y fera la part des clairvoyances en poésie et des aveuglements en politique (Boulangier ou Drumont). Les relations y sont sujettes à variation, avec Gustave Kahn et Jean Moréas, par exemple. Il n'y a guère que Ghil, avec son sectarisme « philosophique-instrumentiste », pour faire assez vite et durablement l'unanimité contre lui. La grande question est celle de la liberté en poésie, qui passe bien sûr par la libération du vers et le vers libre, dont Vielé puis Régnier sont des défenseurs au tournant des années 1890 (contre Ghil), mais qui ne s'y réduit pas. Car elle est pour eux un problème d'expression et non de doctrine. On comprend que Régnier ait pu délaissier le vers libre par la suite sans avoir à le renier ni à se renier soi-même. En somme, comme le résume avec force Pierre Lachasse, cette correspondance raconte « trois histoires inséparables : celles d'une amitié fraternelle de jeunesse, d'une double éducation intellectuelle et d'un mouvement littéraire qui, sans eux, ne serait pas le même. » (p. 116).

Reste que cette correspondance regarde de plusieurs manières la littérature : elle est ce dont on parle (la poésie) ; elle est ce qu'on y fait, par l'envoi de poèmes et à travers divers jeux littéraires (dont les pastiches, souvent savoureux) ; enfin elle est ce qui s'y exprime, non toujours peut-être, mais comme ce qui s'invite au détour d'un paragraphe, d'une notation, d'une évocation. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'*écrire littérairement*, mais plutôt de façon juste, dans une relation de soi à soi qui passe nécessairement par le truchement de l'autre. Ainsi Vielé à Régnier, offrant à son ami une pièce de vers en une sorte d'hommage comico-cosmique à la pipe :

Mon excellent poète, le jour est mort en ses fastes habituels cependant qu'entre mes dents filtrait la bleue fumée d'une pipe [...]. Et voici le soir sonore de vers inédits dont ne se maculera nulle feuille et que n'éclaboussera nul critique. Il est des heures où l'on ne travaille pas pour l'exportation, telle celle que je te consacre. ([22 juin 1888, p. 282]) (p. 264)

En ce sens on peut souscrire à l'affirmation de Pierre Lachasse pour qui « la lettre entre poètes, même écrite dans la hâte, sans avoir été relue, est par essence littérature. » (p. 118)

On ne saurait conclure sans saluer la richesse de cette édition et la somme symboliste qu'elle constitue. Outre l'introduction déjà citée qui met en perspective l'ensemble, l'annotation fort abondante – et savante – est toujours bienvenue. Le lecteur est reconnaissant à l'éditeur scientifique d'avoir accompli un travail aussi aisément consultable et aussi utilement exhaustif que possible. Aux quatre index (des noms, des revues, puis des œuvres de chacun des poètes) viennent ainsi s'ajouter cinq annexes : les textes publiés consacrés par Régnier à Vielé-Griffin ; la réponse de Régnier à l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret (1891) ; les sommaires des *Entretiens politiques et littéraires* ; une chronologie croisée

des événements biographiques et littéraires couvrant la période qui va de la naissance des poètes au terme de leur correspondance (1864-1900); enfin, et successivement, la bibliographie des œuvres de Régnier et celle de Vielé. Les curieux de littérature ne boudront pas leur plaisir, et les chercheurs trouveront là un bel instrument de travail. Heureusement, rien n'interdit que ce soient parfois les mêmes.

Bertrand Vibert